



HAL
open science

Les sciences de l'esprit sont-elles narratives ?

Michel Le Du

► **To cite this version:**

Michel Le Du. Les sciences de l'esprit sont-elles narratives?. Revue d'histoire et de philosophie religieuses, 2012, PHILOSOPHIE, HERMÉNEUTIQUE, SOLIDARITÉ HOMMAGE À GILBERT VINCENT, 92 (2), pp.83-96. hal-01830749

HAL Id: hal-01830749

<https://hal.science/hal-01830749>

Submitted on 5 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

JANVIER-MARS 2012

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

92^e ANNÉE - N° 1

REVUE
D' **H**ISTOIRE ET DE
PHILOSOPHIE
RELIGIEUSES

*Publiée avec le soutien de l'Institut des Sciences Humaines et
Sociales du CNRS et le concours du Centre National du Livre*



Imprimé sur papier permanent

ISSN 0035-2403

RHPR 2012

Tome 92 n° 1

p. 1-222

Strasbourg

Janvier-Mars 2012

LES SCIENCES DE L'ESPRIT SONT-ELLES NARRATIVES ?

Michel Le Du

Faculté de Philosophie (EA 2326) – Université de Strasbourg
7 rue de l'Université – F-67084 Strasbourg Cedex

Résumé : *Le but de ce texte est à la fois de cerner la spécificité des sciences de l'esprit et de réfléchir à la place qu'occupe en leur sein la compréhension historique. Beaucoup d'auteurs s'accordent sur le fait qu'expliquer, dans bien des cas, revient à « raconter une histoire », mais on ne prête souvent pas assez attention au fait qu'au sein de cette locution le terme « histoire » revêt un sens relativement indéterminé, qui n'a pas toujours de lien substantiel avec l'histoire en tant que discipline. D'un autre côté, il semble difficile d'identifier entièrement le sens historique des Geisteswissenschaften à la forme narrative que leur discours prend parfois. La conclusion de l'article est qu'il convient de mettre en lumière une relation plus fondamentale entre sciences de l'homme et historicité, laquelle tient à une propriété du temps auquel elles s'adressent, qui n'est pas le temps naturel.*

Abstract : *The aim of this paper is to circumscribe the specificity of moral sciences and to figure out the role played among them by historical understanding. Many people agree that giving an explanation very often boils down to « telling a story », but one doesn't always pay enough attention to the fact that in this phrase, the word story is taken in a rather broad sense and, accordingly, doesn't always keep a direct connection with history as a subject matter. On the other hand, it seems impossible to identify the historical scope of moral sciences with the narrative form they sometimes adopt. The conclusion of the article is that we need to shed light on a more radical relation between Geisteswissenschaften and historicity. This relation can be explained by a distinctive property of the time they address, which is not natural time.*

I. CAUSALITÉ ET SINGULARITÉ

Dans son célèbre ouvrage *Misère de l'historicisme*, Karl Popper distingue deux fonctions de l'explication causale¹. L'une de ces fonctions consiste à tester des énoncés universels. L'autre consiste à rendre compte d'événements singuliers. Il explique que, pour peu que l'on prenne en un sens suffisamment large l'épithète *historique*, toute explication causale d'un événement singulier est historique.

¹ Popper, 1991 [1957].

Le chimiste, par exemple, qui veut, dans le cadre de sa pratique, analyser un certain composé ne pense qu'à peine à une quelconque loi universelle. Son intérêt « est principalement historique – la description d'un ensemble d'événements spécifiques, ou d'un corps physique particulier² ». Si l'explication historique peut ainsi se montrer quelque peu négligente vis-à-vis des lois universelles, c'est que celles-ci en viennent à être intégrées à la connaissance commune, de sorte qu'il n'y a plus de raison de les mentionner. Personne ne songerait, par exemple, à rappeler, dans le cadre d'une explication du décès de Giordano Bruno, que les corps organiques meurent tous lorsqu'ils sont exposés à une chaleur intense. On comprend donc qu'aux yeux de l'auteur, la distinction entre discipline historique et non historique (nomologique) est avant tout une différence d'intérêt : tester des énoncés nomologiques témoigne d'un intérêt distinct de celui qui consiste à mettre à l'épreuve des assertions singulières, et si l'on tient que c'est le second de ces intérêts qui définit l'histoire, il n'y a pas vraiment d'objet à la question de savoir si celle-ci peut consister en la recherche de lois générales.

Popper souligne par ailleurs que sa conception de l'explication historique comme explication causale d'un événement singulier recoupe la conception populaire selon laquelle expliquer une chose causalement revient à expliquer comment et pourquoi elle s'est produite, autrement dit à raconter son « histoire ». À cette observation il convient d'ajouter que la conception populaire tient certains événements historiques pour singuliers et demande non seulement que l'on produise leur histoire causale, mais aussi que l'on fasse ressortir, précisément, ce qui les rend uniques. Popper formule ce point en distinguant l'*explication d'événements spécifiques* (ce qui implique notamment de subsumer ceux-ci sous des classes et des espèces) et la *description d'un événement spécifique* en tant que tel. Cette description n'apporte pas de connaissance causale supplémentaire et se situe, par conséquent, sur un autre registre. Nous sommes donc à nouveau confrontés à une différence d'intérêts, entre celui porté à la connaissance causale et ce que Popper appelle *the appreciation of the unique*³. Si l'on comprend bien ce qui

² Popper, 1991 [1957], § 30.

³ L'explication causale, si l'on suit Popper, ne supprime pas le sentiment de singularité que provoque tel ou tel événement. Cela se comprend si l'on prend en compte le fait que, dans son esprit, c'est sur la conjonction (non causale) de différents fils causaux que porte la compréhension de la singularité. De ce qu'un événement est ressenti comme absolument unique, il ne s'ensuit donc nullement qu'il soit inintelligible (ne serait-ce que parce que l'on peut avoir recensé ses causes par ailleurs). Une telle conséquence a cependant parfois été tirée, en relation avec certains épisodes exceptionnels de l'histoire humaine. De leur singularité a été déduite leur inintelligibilité : cela a été dit notamment de la Shoah. Toutefois, l'appréciation de la singularité constitue par elle-même un acte cognitif, et cet acte implique normalement des *comparaisons* avec d'autres événements (c'est là d'ailleurs un aspect que Popper n'évoque pas véritablement lorsqu'il aborde cette notion).

précède, expliquer l'événement *A* par l'événement *B*, l'événement *C* par l'événement *D*, l'événement *E* par l'événement *F* nous maintient dans l'orbe de l'explication causale. Mais saisir ce qu'il y a de singulier dans un événement (*happening*), lequel consiste dans la conjonction *A, C, D*, constitue une performance cognitive différente. C'est pourquoi Popper parle, dans ce dernier cas, de *description* et non plus d'*explication* : les choses présentent un certain aspect qu'il faut rendre d'une manière ou d'une autre.

II. EXPLICATION SUBLUNAIRE ET EXPLICATION SUPRALUNAIRE

1. *L'histoire comme savoir*

Au premier abord, la vue qu'avance Popper dans le texte que nous venons de commenter semble très semblable à celle de Paul Veyne dans différents passages du premier ouvrage qu'il a consacré à l'épistémologie de l'histoire. Ainsi écrit-il :

[...] le mot d'explication est pris, tantôt dans un sens fort où expliquer veut dire « assigner un fait à son principe ou une théorie à une théorie plus générale » [...] ; tantôt dans un sens faible et familier, comme lorsque nous disons « Laissez-moi vous expliquer, vous allez comprendre » [...] Nous montrerons plus loin qu'en dépit de certaines apparences [...] il n'existe pas d'explication historique au sens scientifique du mot, que ces explications se ramènent à des explications au second sens du mot⁴.

Si on limite la lecture à la partie centrale de cette citation, on peut avoir le sentiment que se trouve en jeu ici la même conception que lorsque Karl Popper oppose mise à l'épreuve d'une loi universelle et explication causale particulière. Ici aussi, il s'agit d'expliquer l'occurrence d'un événement, l'explication en question prenant la forme d'une histoire. Cela dit, il y a entre les deux propos une différence majeure : là où Popper met l'accent sur une différence d'*intérêt* au sein de ce qui apparaît fondamentalement comme la mise en œuvre d'un seul et même schème, Veyne, à y bien regarder, songe plutôt à une opposition entre deux notions hétérogènes d'*explication*. Il reprend, en effet, l'opposition aristotélicienne entre *sublunaire* et *supralunaire*, mais au lieu de lui conserver sa signification cosmologique initiale, il en fait une opposition établie au sein même de la connaissance⁵. Une science comme la physique,

⁴ Veyne, 1969, p. 67-68.

⁵ « Le sublunaire et le supralunaire, le vécu et le formel ne s'opposent que dans le connaître. Le contraste qu'Aristote apercevait entre les deux régions de l'être [...] s'est transporté dans le connaître lorsque s'est développée la science moderne » (Veyne, 1969, p. 163).

explique-t-il, est formelle (ou « à la recherche du formel ») parce qu'elle « explique *certain*s aspects, taillés sur mesure pour ses lois, qu'elle abstrait des événements naturels ou historiques [...] »⁶. Ce que dit Veyne de la physique ne diffère guère, à cet égard, de ce qu'en dit Popper : « elle [...] construit des modèles » de notre monde, « elle en donne la formule [...] et elle prend pour objets les modèles dont elle décrit la construction »⁷. Trois traits de la connaissance scientifique ressortent ainsi : l'*abstraction* d'un aspect du réel, le caractère *nomologique*, la *modélisation*. L'opposition du *formel* et du *vécu* à laquelle on est ainsi conduit recoupe celle du *supralunaire* et du *sublunaire*. Les « découpages du vécu » (le feu, l'Islam, la guerre de cent ans), observe-t-il, « n'ont rien de commun avec les découpages abstraits du formel » (les quantas, les champs magnétiques, la quantité de mouvement)⁸. Les premiers, contrairement aux seconds, n'ont pas de limites précises : nos concepts de *ville* et de *révolution* sont dépourvus de contours exacts⁹. Autrement dit, à côté de la connaissance scientifique qui se donne à elle-même un objet, il y a ainsi une connaissance ordinaire qui, si elle est causale, n'est ni nomologique, ni formelle. C'est pourquoi Veyne, s'il accepte, dans ces mêmes pages, d'accorder à l'histoire le statut d'un *savoir*, se refuse à lui accorder celui d'une *science*, l'épithète *scientifique* ayant finalement pour lui le même périmètre que celle de *formel*, tel qu'employé précédemment. L'histoire, savoir sublunaire, s'inscrit donc dans le prolongement du sens commun :

La frontière passe entre l'explication nomologique des sciences qu'elles soient naturelles ou humaines et l'explication quotidienne et historique qui est causale et trop confuse pour être généralisable en lois¹⁰.

On voit donc que la différence est ici plus radicale que celle qui résulterait d'une orientation différente de l'intérêt : elle tient à l'existence de deux sphères de connaissance.

C'est dans ce contexte que la notion d'*intrigue*, mobilisée pour caractériser la connaissance sublunaire, entre en scène. Pour comprendre la portée exacte de cette notion, il est indispensable de réfléchir d'abord à la nature causale de l'explication historique. Veyne observe que nous parlons fréquemment de *cause profonde* pour désigner une cause difficile à percevoir. La profondeur, en pareil cas, n'est pas dans les choses mais dans le connaître. D'un autre côté, l'épithète *profonde* est utilisée pour désigner la cause

⁶ Veyne, 1969, p. 158. Cet emploi de l'épithète *formel* vient de Gilles-Gaston Granger (Granger, 1960).

⁷ Veyne, 1969, p. 158.

⁸ Veyne, 1969, p. 110, note.

⁹ Veyne, 1969, p. 90.

¹⁰ Veyne, 1969, p. 110.

« qui résume d'un mot toute une intrigue¹¹ ». Le problème est que, bien souvent, on confond les deux sens, de sorte que l'on s'imagine qu'en disant que « La Révolution s'explique par la montée d'une bourgeoisie » on a exhumé une cause cachée supplémentaire alors que l'on a simplement résumé un récit développé (lequel précède ou suit ce résumé). La relation entre une telle cause et le récit est un peu la même que celle entre l'idée de roman dont va partir un écrivain – laquelle tiendra peut-être en une phrase ou deux – et le roman achevé, qui sera beaucoup plus long. D'autres causes peuvent intervenir au fil d'un récit historique – dont certaines peuvent être tenues pour profondes selon le critère précédent – elles sont simplement « les divers épisodes de l'intrigue¹² ». Veyne peut ainsi conclure que :

L'histoire ne dépasse jamais ce niveau d'explication très simple : elle demeure fondamentalement un récit et ce qu'on nomme explication n'est guère que la manière qu'a le récit de s'organiser en une intrigue compréhensible¹³.

Si la perspective de Veyne est correcte, il en résulte que l'histoire ne peut prétendre fournir des explications au sens fort (c'est-à-dire assigner un fait à son principe ou une théorie à une théorie plus générale), de sorte que ses explications sont narratives. On regrette du coup d'autant plus que la notion d'intrigue demeure finalement peu analysée dans le cadre de l'ouvrage. On pressent tout de même qu'elle déborde celle d'histoire causale telle qu'elle a été avancée par Popper et qu'elle inclut probablement ce que le même Popper mettait au compte de l'appréciation de l'unique. En effet, l'intrigue a, entre autres fonctions, celle de relater la conjonction non causale de différents fils causaux.

Au final, on peut s'étonner de la netteté de la disjonction établie par la présente perspective entre « l'explication nomologique des sciences », d'une part, et « l'explication quotidienne et historique », d'autre part. Celle-ci s'explique par le fait que les lois causales n'ont aucune place dans un domaine d'explication qui prolonge celui de la vie ordinaire. Il reste, en revanche, qu'une idée tout à fait primitive de causalité, laquelle a à voir avec celle de *produire une chose à partir d'une autre*, est impossible à éliminer, car elle se trouve « impliquée dans toute activité quelle qu'elle soit¹⁴ ». Elle n'a rien à voir avec celle, sophistiquée, de loi causale et sied donc à l'intelligibilité sublunaire de la recherche historique.

¹¹ Veyne, 1969, p. 75.

¹² Veyne, 1969, p. 70.

¹³ Veyne, 1969, p. 67.

¹⁴ Mounce, 1973, p. 353.

2. *Perplexités et révisions*

Contrairement à Paul Ricœur, dont nous traiterons plus loin, Veyne – à tout le moins dans son texte de 1969 – ne cherche pas vraiment à établir une articulation entre explication narrative, d'une part, explication nomologique et modélisation, d'autre part. Il se focalise, on l'a vu, sur l'idée que les explications historiques sont, pour l'essentiel, des résumés d'intrigues et ne s'étend pas vraiment sur la possibilité, pour une intrigue, d'intégrer des éléments provenant de ce qu'il a qualifié de « formel ». Ceci explique la teneur des passages dans lesquels il prend acte de ce que, bel et bien, les historiens intègrent parfois des lois à leurs explications :

Le monde que voient nos yeux est du vécu, mais nous y utilisons un savoir scientifique sous forme de recettes techniques ; l'utilisation que fait l'historien des lois pour expliquer le vécu est du même ordre : dans les deux cas, l'historien ou le technicien partent du sublunaire pour aboutir à des effets sublunaires en passant par un savoir scientifique¹⁵.

L'idée d'« utiliser des lois pour expliquer le vécu » semble d'ailleurs en contradiction avec un certain nombre d'autres déclarations qui jalonnent l'ouvrage, et sur la base desquelles il paraissait logique de conclure à une disjonction complète du formel et du vécu. Il semble donc qu'un bémol soit mis ici à la distinction des modes d'explication. Ce bémol témoigne de la difficulté qu'il y a à thématiser les relations entre connaissance scientifique et savoir historique, et à préciser ce en quoi, et dans quelles circonstances, la première peut être utile au second. Nous verrons, le moment venu, qu'un aspect du problème est précisément de savoir jusqu'à quel point le parallèle avec le technicien, évoqué dans la précédente citation, est justifié.

Avant d'en arriver à ce point, il n'est pas inintéressant de noter que, dans un ouvrage ultérieur sur le même sujet, Paul Veyne expose une conception sensiblement différente¹⁶. Au sein de cette nouvelle perspective, la référence à la notion d'*inventaire* prend le pas sur celle d'intrigue, et l'opposition sublunaire/supralunaire disparaît au profit de celle entre *sciences d'inventaire* et *sciences explicatives*. Conséquence de l'adoption de cette nouvelle terminologie, l'étiquette de *science* n'est plus refusée à l'histoire et celle-ci en vient alors à être présentée comme un inventaire exhaustif des différences sociales : l'histoire est une science d'inventaire, au même titre que l'astronomie (qui inventorie les corps célestes) et la géologie (qui inventorie les

¹⁵ Veyne, 1969, p. 115.

¹⁶ Veyne, 1977. L'ouvrage est la version publiée de la leçon inaugurale de l'auteur au Collège de France.

formes du relief)¹⁷. En revanche, la physique, la science économique, la science politique se définissent comme des disciplines explicatives ; autrement dit, elles fournissent des modèles d'explication. On pourrait penser qu'un pas a été fait en direction de la position que nous avons initialement examinée, celle de Popper, puisqu'il semble que nous soyons à nouveau en présence d'une différence d'*intérêt*, l'intérêt pour la modélisation venant s'opposer à celui pour l'inventaire du particulier. Cette remarque est justifiée, mais, cela dit, là où Popper parle des classes et des espèces en relation avec le besoin d'expliquer causalement une singularité (autrement dit, avec le traitement explicatif d'événements spécifiques), Veyne traite, quant à lui, les modèles et les concepts comme des moyens d'*individuer* ce qui est offert à l'inventaire, de sorte que là où le concept n'est pas élaboré pour lui-même, il sert avant tout à cerner une particularité (ce qui le place plutôt du côté de ce que Popper appelle *the appreciation of the unique*)¹⁸. L'une des conséquences de cette démarche est que la question esquissée précédemment (l'explication formelle peut-elle éclairer le vécu ?) se trouve remplacée par une autre, portant sur la façon dont la conceptualisation intervient dans l'individuation des événements. Et, à la faveur de ce changement, la notion d'intrigue quitte la scène¹⁹.

¹⁷ Veyne, 1977, p. 8.

¹⁸ En fait, il s'agit d'un renversement de l'adage aristotélicien selon lequel il n'est de connaissance que du général. Ici, en faisant jouer la complexité interne du modèle, on parvient à individuer l'événement. Veyne utilise ici la notion d'*invariant conceptuel*, non point pour dire, évidemment, que l'histoire ne varie pas, mais pour signifier que l'on peut adopter sur elle « un point de vue invariant, comme la vérité » (Veyne, 1977, p. 23). Cette vue ne semble d'ailleurs pas procéder de la même inspiration qu'une déclaration typique figurant dans son *opus* de 1969 : « Le rangement d'événements dans des catégories exige l'historisation préalable de ces catégories, sous peine de classement erroné ou d'anachronisme. » (Veyne, 1969, p. 95.)

¹⁹ Veyne emprunte sa notion d'invariant à l'ouvrage de Jean-Claude Pariente (Pariente, 1973), mais l'un de ses exemples propres porte sur le concept d'*impérialisme*. Comment individuer, par exemple, l'impérialisme romain, qui risque autrement de demeurer tout à fait vague ? Veyne emprunte un modèle à la théorie des jeux et explique que les relations internationales, telles qu'elles sont vues par les Romains, peuvent être assimilées à un jeu à somme algébrique nulle (sécurité totale pour eux, sécurité zéro pour les autres). Les Romains étaient donc en plus *isolationnistes*, en ceci qu'ils ne reconnaissaient pas les autres comme formant des États de droit. Ni les Américains, ni les Soviétiques ne peuvent être considérés comme isolationnistes, au sens qui vient d'être rappelé à l'instant ; avec la guerre froide, on passe donc à une demi-sécurité partagée. On voit ainsi qu'en croisant des concepts, on parvient à faire ressortir la particularité d'un événement historique, le but étant, sur le point dont nous parlons, de parvenir à un tableau différencié des impérialismes (Veyne, 1977, p. 16-18). La constitution d'un tableau (par définition affranchi de la chronologie) devient ainsi l'objectif qui prend le pas sur la narration.

III. NARRATION ET EXPLICATION INTENTIONNELLE

Dans les textes où il accorde une importance centrale à la notion d'*intrigue*, Paul Veyne ne se met pas beaucoup en peine, on l'a vu, pour la définir. Ricœur, de son côté, emploie alternativement les expressions « mise en récit » et « mise en intrigue », de sorte que l'on peut hésiter entre une lecture traitant ces deux locutions comme coextensives et une lecture consistant à distinguer *récit* et *intrigue*, notamment sur la base du fait que l'on peut trouver des récits sans intrigue particulière (c'est-à-dire sans retournement, sans péripéties). Mais qu'un récit comporte une intrigue *stricto sensu* ou non ne change rien au fait qu'il implique un travail de synthèse, de configuration, que le terme d'*intrigue* sert, dans le présent contexte, à désigner²⁰. Ce travail de synthèse est évoqué par Ricœur dans un passage qui suit de peu celui auquel nous avons renvoyé à l'instant, et qu'il vaut la peine de citer à son tour dans son intégralité.

Que l'histoire devienne histoire de longue durée en devenant histoire sociale, économique, culturelle, elle reste liée au temps et rend compte des changements qui relient une situation terminale à une situation initiale. La vitesse du changement ne fait rien à l'affaire. En restant liée au temps et au changement, elle reste liée à l'action des hommes qui, selon le mot de Marx, font l'histoire dans des circonstances qu'ils n'ont pas faites. Directement ou indirectement, l'histoire est celle des hommes qui sont les porteurs, les agents et les victimes des forces, des institutions, des fonctions, des structures dans lesquels ils sont insérés. *À titre ultime, l'histoire ne peut rompre avec le récit, parce qu'elle ne peut rompre avec l'action qui implique des agents, des buts, des circonstances, des interactions et des résultats voulus et non voulus.* Or l'*intrigue* est l'unité narrative de base qui compose ces ingrédients hétérogènes dans une totalité intelligible²¹.

Ce texte met en avant un élément qui distingue la notion d'*intrigue*, telle qu'elle est comprise ici, de celle d'*histoire causale* telle qu'elle est envisagée par Popper (en opposition, rappelons-le, à la démarche consistant à tester des énoncés nomologiques) : l'*intrigue* possède une dimension *intentionnelle*, elle met en scène les actions humaines, leurs buts, les intentions qui les portent et aussi les effets non voulus qu'elles produisent. Cela ne signifie pas, bien entendu, que la narration soit la seule manière d'avoir prise sur l'action humaine : expliquer en termes intentionnels une action

²⁰ « On n'en voit que le caractère épisodique [du récit] et on en oublie le caractère configuré », comme l'indique Paul Ricœur (« De l'interprétation », Ricœur, 1986, p. 15). Compte tenu de l'orientation plutôt épistémologique de ce propos, je laisse de côté certains aspects, par ailleurs importants, de cette configuration qui porte sur un « espace d'appartenance symbolique » (Vincent, 2008, p. 94). Je laisse également de côté la question de l'identité narrative (Ricœur, 1985).

²¹ Ricœur, 1986, p. 15 (je souligne).

revient à se prononcer sur sa *nature* (c'est un acte technique, une fuite, l'exécution d'un projet etc.) et une telle attribution ne passe pas nécessairement par l'acte de raconter. Sur un plan plus général, quelqu'un comprend, outre les *raisons* et les *buts* d'un agent, la *signification* d'un signe ou d'un symbole, la *portée* d'un rite ou d'une institution sociale. L'explication intentionnelle a donc un caractère sémantique et, comme on le voit, la variété de ce qui tombe sous l'épithète *sémantique* apparaît plus large que ce qu'il convient d'entendre, dans ce contexte, sous l'étiquette de *narration*²². En revanche, en tant qu'elle implique elle-même un élément intentionnel, la narration apparaît comme une sous-catégorie de cette catégorie plus vaste d'*explication intentionnelle*.

L'histoire des sciences humaines montre qu'elles ont été marquées par un certain nombre d'oppositions, à l'image de celle entre *sciences nomothétiques* et *idéographiques* ou entre *erklären* et *verstehen*²³. La première de ces deux oppositions a un air de famille évident avec celle entre sciences d'inventaire et sciences explicatives (notamment parce que le terme *idéographie* doit être compris comme l'étude descriptive des singularités). La seconde témoigne d'une orientation psychologique, laquelle rattache l'intelligence du « monde de l'esprit », pour reprendre l'expression de Dilthey, à une faculté spécifique de compréhension²⁴. Mais, dans les deux cas, les *Geisteswissenschaften* sont vues, dans leur opposition aux sciences de la nature, comme étant, les unes et les autres, d'essence historique. De ceci témoigne, par exemple, l'assertion du même Dilthey selon laquelle « toutes les productions psychiques supérieures ont un caractère historique²⁵ ». Une autre manière de présenter les choses consiste à dire que, dans ce contexte, l'histoire apparaît comme la discipline formatrice au sein des sciences de l'esprit (aujourd'hui, c'est plutôt l'économie qui joue ce rôle). Cela dit, l'attribution de

²² Voir sur ce point von Wright, 1971, p. 6.

²³ La distinction entre *sciences idéographiques* et *sciences nomothétiques* est exposée dans le discours de Rectorat de Windelband à l'Université de Strasbourg en 1892 (Windelband, 2000), et dont le titre original est « Geschichte und Naturwissenschaft ». À ses yeux, les sciences sociales et historiques sont idéographiques. La distinction *erklären / verstehen* a d'abord été exprimée par Droysen dans son ouvrage *Grundriss der Historik* (Droysen, 1868). Pour être exact, il convient toutefois de rappeler que ce dernier n'avait pas à l'esprit, contrairement à Dilthey, une dichotomie, mais une double distinction entre *erkennen* (qu'il associait à ce qu'il appelle la *philosophische-theologische Methode*), *erklären* (qu'il mettait en rapport avec la *mathematisch-physicalische Methode*) et *verstehen* (qu'il reliait aux *Geschichtswissenschaften*).

²⁴ Dilthey, 1947 [1924]. Comme le remarque von Wright, 1971, la conception sémantique de la compréhension, dont il vient d'être question, se substituera à la conception psychologiste que nous mentionnons, de sorte que l'accusation de psychologisme, si elle constitue une accusation recevable contre certains développements de Dilthey (par exemple), n'apparaît pas comme une objection justifiée contre la méthodologie du *Verstehen* en général.

²⁵ Dilthey, 1947 [1924], vol. 1, p. 41.

ce rôle formateur à l'histoire se comprend surtout ici comme l'écho de la nature historique reconnue à tout un ensemble d'états et processus, qu'ils soient par ailleurs psychiques ou culturels. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un rôle matriciel doive être accordé à la narration à l'intérieur du *Verstehen*. Pour le dire autrement, si les remarques de Paul Ricœur sur la fonction narrative apparaissent historiquement liées à toute la tradition que recouvre le label *Geisteswissenschaften*, le fait de donner un rôle pivot à cette même fonction narrative au sein de la catégorie de *compréhension* apparaît davantage comme une péripétie liée à l'histoire de cette catégorie que comme la découverte d'une nécessité propre à ces disciplines²⁶. Nous allons voir que le « caractère historique » dont il vient d'être question, s'il peut être compris en un sens large, peut également être compris selon une acception plus restrictive, à laquelle se rattache la formation des intrigues. Cette distinction est nécessaire si l'on veut simultanément comprendre la spécificité des sciences humaines et l'apport distinctif de l'histoire. Les paragraphes qui suivent vont être consacrés à la relation entre ces deux acceptions.

IV. ANISOTROPIE ET INTENTIONNALITÉ

1. Temps anisotropique

Ricœur insiste sur le fait que « le lien de l'histoire avec le récit ne saurait être rompu sans que l'histoire perde sa spécificité parmi les sciences humaines²⁷ ». On pourrait objecter sur ce point que les récits ne sont pas rares au sein d'autres disciplines des sciences humaines, de sorte que la phrase citée à l'instant ne peut, prise au pied de la lettre, être vue comme l'énoncé d'une propriété distinctive de l'histoire. La réponse consiste sans doute ici à dire que dans d'autres disciplines le récit sert davantage à tester ou à illustrer un modèle (ce qui nous amène à une opposition similaire à celle des sciences d'inventaire et des sciences explicatives). Cela dit, la phrase citée à l'instant entend caractériser l'histoire au sein d'un groupe de disciplines, elle n'entend pas se prononcer sur la nature des sciences humaines en général. Néanmoins, il est tentant de la renverser et d'y lire, en miroir, l'assertion selon laquelle les sciences de l'homme, dans leur ensemble, verraient leur relation avec l'action s'exténuier si elles ne conservaient pas un certain sens historique. Il convient

²⁶ Paul Ricœur a, par la suite, exprimé des réserves vis-à-vis d'une position l'ayant conduit à « tout miser sur le narratif » dans son traitement du temps. Voir sur ce point Ricœur, 1995, p. 143.

²⁷ Ricœur, 1986, p. 15.

donc d'examiner directement la validité de cette dernière thèse. Pour cela, il convient d'en passer par l'analyse de la notion de *temps anisotropique*.

Dans un article intitulé « Narrative time », le philosophe américain Robert-Paul Wolff²⁸ distingue un *temps isotropique* d'un *temps anisotropique*. Un temps isotropique est simplement un temps à l'intérieur duquel tout moment est formellement indiscernable d'un autre. La notion d'un tel temps se trouve accréditée notamment par le développement de la physique depuis le XVII^e siècle, développement qui n'aurait pu se faire sans elle.

Dans un temps isotropique, il n'y a pas de moments privilégiés, pas de moments remplis d'histoire d'une manière unique, pas d'heures durant lesquelles l'éternité respire²⁹.

Tout à l'inverse, pour qui souscrit à l'eschatologie chrétienne, le flux du temps historique est

divisé par un certain nombre de moments qui séparent les événements d'une manière telle que la façon dont quelqu'un est situé par rapport à ces moments déterminent entièrement son statut existentiel. J'ai en particulier à l'esprit des moments tels que la Création, la Chute [...] le pacte passé entre Dieu et Abraham, l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Christ [...]. Notez que l'anisotropie du temps Chrétien est intimement liée à la structure narrative de l'histoire Chrétienne (*Christian story*)³⁰.

La cheville principale de l'analyse de Wolff consiste dans son idée d'étendre au domaine de la fiction une notion d'anisotropie élaborée, dans un premier temps, sur le terrain de l'eschatologie. Il enchaîne alors deux propositions. (1) Le monde de la fiction est « constitutivement perspectif » (*inherently perspectival*), car il s'agit d'un monde qui n'est pas simplement montré du point de vue du narrateur, mais qui « existe depuis le point de vue du narrateur ». (2) Le monde historique présente « certaines caractéristiques qui le rapprochent davantage des mondes fictifs que du monde spatio-temporellement isotropique de la nature³¹ ». Le temps humain, lui aussi, est anisotropique et perspectif car, étant le temps de l'action, ses différents moments ne peuvent pas tous être interchangeable, dans la mesure où ils n'ont pas tous la même valence : le passé est l'objet de regrets ou, simplement, de remémoration, et non d'intentions. Ce temps tire ainsi son ordonnancement non point d'une division conventionnelle, mais « de notre orientation affective et

²⁸ Wolff, 1990.

²⁹ Wolff, 1990, p. 213.

³⁰ Wolff, 1990, p. 214.

³¹ Wolff, 1990, p. 215.

évaluative vis-à-vis des moments du temps³² ». Wolff met explicitement ce trait en rapport avec le caractère *intentionnel* de l'action sociale, laquelle est inévitablement sous-tendue par des attentes, des croyances et des évaluations. Il résume finalement cette argumentation en déclarant que les actions sociales sont fondées « sur des orientations normatives mutuelles qui émergent de l'ajustement à des buts (*purposiveness*) et de l'affectivité de la vie humaine³³ ». Il y a donc une relation de mutualité entre explication intentionnelle et temporalité anisotropique. C'est de cette relation de mutualité que se déduit la place et l'importance accordées à la notion d'intrigue.

2. Sens historique et explication intentionnelle

Dans un temps isotropique n'existe, on l'aura compris, aucune possibilité d'intrigue, même si demeure possible la *relation* (au sens de l'exposition d'un déroulement) de tout un ensemble de faits. Cette distinction est totalement absente de l'analyse de Popper que nous avons examinée au début de cette étude. Peut-être convient-il aussi, dans cette perspective, de distinguer la *fonction narrative*, au sens large (laquelle s'accommode d'un temps « neutre », celui, par exemple, de l'histoire de l'Univers ou de la Terre), de l'*intrigue* proprement dite, laquelle est constitutivement liée à l'organisation d'un temps anisotropique. Il convient donc de souligner l'existence d'une propriété temporelle générale, liée de manière interne à l'explication intentionnelle. Cette propriété générale tient d'abord au point relevé par Wolff, autrement dit à l'inscription des actions et des pratiques dans un temps qui n'est pas le temps naturel. Elle tient ensuite au fait que les catégories mêmes sous lesquelles les gens se pensent et pensent leurs actions respectives ne sont pas des espèces naturelles et ne se comprennent donc qu'en rapport à un contexte : des actes physiquement identiques peuvent ainsi être *qualifiés* différemment selon l'environnement social³⁴. Ces différences de qualification, elles aussi, ne peuvent se comprendre hors du cadre de l'explication intentionnelle, et donc en dehors de la perspective temporelle caractéristique sur laquelle nous nous sommes penchés. Cela dit, la perspective en question est le bien commun de toutes les sciences de l'esprit : elle n'appartient pas en propre à l'histoire et explique, en revanche, ce que nous tentons de signifier

³² Wolff, 1990, p. 216.

³³ Wolff, 1990, p. 219.

³⁴ Voir sur ce point Winch, 2009, ch. 4, p. 190. Peter Winch critique notamment l'ambition de Durkheim de bâtir une notion « objective » du suicide alors que deux actes matériellement identiques peuvent être qualifiés l'un de suicide et l'autre d'acte héroïque, en fonction du contexte.

donc d'examiner directement la validité de cette dernière thèse. Pour cela, il convient d'en passer par l'analyse de la notion de *temps anisotropique*.

Dans un article intitulé « Narrative time », le philosophe américain Robert-Paul Wolff²⁸ distingue un *temps isotropique* d'un *temps anisotropique*. Un temps isotropique est simplement un temps à l'intérieur duquel tout moment est formellement indiscernable d'un autre. La notion d'un tel temps se trouve accréditée notamment par le développement de la physique depuis le XVII^e siècle, développement qui n'aurait pu se faire sans elle.

Dans un temps isotropique, il n'y a pas de moments privilégiés, pas de moments remplis d'histoire d'une manière unique, pas d'heures durant lesquelles l'éternité respire²⁹.

Tout à l'inverse, pour qui souscrit à l'eschatologie chrétienne, le flux du temps historique est

divisé par un certain nombre de moments qui séparent les événements d'une manière telle que la façon dont quelqu'un est situé par rapport à ces moments déterminent entièrement son statut existentiel. J'ai en particulier à l'esprit des moments tels que la Création, la Chute [...] le pacte passé entre Dieu et Abraham, l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Christ [...]. Notez que l'anisotropie du temps Chrétien est intimement liée à la structure narrative de l'histoire Chrétienne (*Christian story*)³⁰.

La cheville principale de l'analyse de Wolff consiste dans son idée d'étendre au domaine de la fiction une notion d'anisotropie élaborée, dans un premier temps, sur le terrain de l'eschatologie. Il enchaîne alors deux propositions. (1) Le monde de la fiction est « constitutivement perspectif » (*inherently perspectival*), car il s'agit d'un monde qui n'est pas simplement montré du point de vue du narrateur, mais qui « existe depuis le point de vue du narrateur ». (2) Le monde historique présente « certaines caractéristiques qui le rapprochent davantage des mondes fictifs que du monde spatio-temporellement isotropique de la nature³¹ ». Le temps humain, lui aussi, est anisotropique et perspectif car, étant le temps de l'action, ses différents moments ne peuvent pas tous être interchangeables, dans la mesure où ils n'ont pas tous la même valence : le passé est l'objet de regrets ou, simplement, de remémoration, et non d'intentions. Ce temps tire ainsi son ordonnancement non point d'une division conventionnelle, mais « de notre orientation affective et

²⁸ Wolff, 1990.

²⁹ Wolff, 1990, p. 213.

³⁰ Wolff, 1990, p. 214.

³¹ Wolff, 1990, p. 215.

évaluative vis-à-vis des moments du temps³² ». Wolff met explicitement ce trait en rapport avec le caractère *intentionnel* de l'action sociale, laquelle est inévitablement sous-tendue par des attentes, des croyances et des évaluations. Il résume finalement cette argumentation en déclarant que les actions sociales sont fondées « sur des orientations normatives mutuelles qui émergent de l'ajustement à des buts (*purposiveness*) et de l'affectivité de la vie humaine³³ ». Il y a donc une relation de mutualité entre explication intentionnelle et temporalité anisotropique. C'est de cette relation de mutualité que se déduit la place et l'importance accordées à la notion d'intrigue.

2. Sens historique et explication intentionnelle

Dans un temps isotropique n'existe, on l'aura compris, aucune possibilité d'intrigue, même si demeure possible la *relation* (au sens de l'exposition d'un déroulement) de tout un ensemble de faits. Cette distinction est totalement absente de l'analyse de Popper que nous avons examinée au début de cette étude. Peut-être convient-il aussi, dans cette perspective, de distinguer la *fonction narrative*, au sens large (laquelle s'accommode d'un temps « neutre », celui, par exemple, de l'histoire de l'Univers ou de la Terre), de l'*intrigue* proprement dite, laquelle est constitutivement liée à l'organisation d'un temps anisotropique. Il convient donc de souligner l'existence d'une propriété temporelle générale, liée de manière interne à l'explication intentionnelle. Cette propriété générale tient d'abord au point relevé par Wolff, autrement dit à l'inscription des actions et des pratiques dans un temps qui n'est pas le temps naturel. Elle tient ensuite au fait que les catégories mêmes sous lesquelles les gens se pensent et pensent leurs actions respectives ne sont pas des espèces naturelles et ne se comprennent donc qu'en rapport à un contexte : des actes physiquement identiques peuvent ainsi être *qualifiés* différemment selon l'environnement social³⁴. Ces différences de qualification, elles aussi, ne peuvent se comprendre hors du cadre de l'explication intentionnelle, et donc en dehors de la perspective temporelle caractéristique sur laquelle nous nous sommes penchés. Cela dit, la perspective en question est le bien commun de toutes les sciences de l'esprit : elle n'appartient pas en propre à l'histoire et explique, en revanche, ce que nous tentions de signifier

³² Wolff, 1990, p. 216.

³³ Wolff, 1990, p. 219.

³⁴ Voir sur ce point Winch, 2009, ch. 4, p. 190. Peter Winch critique notamment l'ambition de Durkheim de bâtir une notion « objective » du suicide alors que deux actes matériellement identiques peuvent être qualifiés l'un de suicide et l'autre d'acte héroïque, en fonction du contexte.

plus haut en signalant que les sciences humaines ne peuvent pas (sauf à se perdre) ne pas garder un certain sens historique.

Qu'apporte en plus à ces sciences l'histoire proprement dite ? Nous l'avons, en vérité, déjà plus ou moins dit. Dans la mesure où elle se constitue, au moins pour partie, comme intrigue, l'histoire thématise cette relation au temps anisotropique qui, dans les autres disciplines, se trouve impliquée mais demeure implicite. L'intrigue, on l'aura compris, est l'instrument incontournable de cette thématisation. Il semble donc que la relation de mutualité entre temps et récit, laquelle constitue une ligne directrice de la pensée de Paul Ricœur, présuppose la relation de mutualité plus générale entre intentionnalité et anisotropie, qui s'étend elle-même à l'intégralité des *Geisteswissenschaften*. En ordonnant les choses de cette manière, il devient possible de penser la spécificité des sciences humaines et, bénéfique secondaire, la spécificité, en leur sein, de l'histoire.

Par ailleurs, la conjonction de l'explication intentionnelle, de la contextualisation des catégories et de l'anisotropie du temps interdit de concevoir la relation entre connaissance nomologique et trame historique sur le modèle de celle entre application technique et connaissance scientifique. En effet, s'il y a des lois en histoire, leur relation au matériau historique est davantage à concevoir sur le modèle de celle qui s'établit entre les lois logiques et les séquences particulières de raisonnement que sur celui de la relation existant entre les lois des sciences de la nature, d'une part, leur objet et leurs applications d'autre part³⁵. Au final, nous pouvons donc dire que les sciences de l'esprit sont historiques (au sens de la propriété temporelle générale sur laquelle nous nous sommes arrêtés) mais il ne convient pas de déduire de cette caractéristique qu'elles sont toutes d'essence narrative. Quant à l'histoire, en reconnaissant qu'elle est irréductiblement narrative, on ne reconnaît pas pour autant qu'elle se réduit à un récit. Cette formulation laisse ouverte la question de sa scientificité.

BIBLIOGRAPHIE

- Dilthey, 1947 [1924] : W. Dilthey, *Le monde de l'esprit*, traduction de M. Remy, vol. 1 & 2, Paris, Aubier Montaigne, 1947.
- Droysen, 1868 : J.-G. Droysen, *Grundriss der Historik*, Leipzig, von Veit Verlag, 1868.
- Granger, 1960 : G.-G. Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier, 1960 (Analyse et Raisons).

³⁵ Cf. Winch, 2009, ch. 5, p. 220.

- Mounce, 1973 : H. Mounce, « Understanding a Primitive Society », *Philosophy* 48, n° 186, 1973, p. 235-262.
- Pariante, 1973 : J.-Cl. Pariante, *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1973 (Philosophies pour l'Age de la Science).
- Popper, 1991 [1957] : K. Popper, *Misère de l'historicisme*, traduction d'H. Rousseau, Paris, Plon, 1991.
- Ricœur, 1985 : P. Ricœur, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.
- Ricœur, 1986 : P. Ricœur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.
- Ricœur, 1995 : P. Ricœur, *La critique et la conviction, entretiens avec François Azouvi et Marc de Launay*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- Veyne, 1969 : P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1969 (L'Univers historique).
- Veyne, 1977 : P. Veyne, *L'inventaire des différences : Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, Seuil, 1977.
- Vincent, 2008 : G. Vincent, *La religion de Ricœur*, Paris, Éditions de l'Atelier – Éditions ouvrières, 2008 (La religion des philosophes).
- Von Wright, 1971 : G.-H. von Wright, *Explanation and Understanding*, Ithaca, Cornell University Press, 1971.
- Winch, 2009 [1958] : P. Winch, *L'idée d'une science sociale et sa relation à la philosophie*, traduction de M. Le Du, Paris, Gallimard, 2009 (Bibliothèque de philosophie).
- Windelband, 2000 [1892] : W. Windelband, « L'histoire et les sciences de la nature », *Les études philosophiques* n° 1, janvier-mars 2000, p. 1-16.
- Wolff, 1990 : R. P. Wolff, « Narrative Time », *Midwest Studies in Philosophy* XV, 1990, « The Philosophy of Human Sciences », Notre Dame University Press, p. 210-223.